



Marie-Monique Robin

Prix Albert-Londres en 1995, cette journaliste d'investigation a l'art d'aller enquêter là où ça fait mal. Ce qui ne lui vaut pas que des amis.

On peut porter des grandes salopettes un peu baba, habiter Pierrefitte, dans le 9-3, cultiver des laitues dans son jardin, fumer encore et être

une vedette internationale. C'est le cas de Marie-Monique Robin, 49 ans, mère de trois filles et grand reporter. A peine arrivée en vacances au Mexique avec sa famille début juillet, la réalisatrice du documentaire d'investigation « le Monde selon Monsanto », diffusé sur Arte en mars 2008, avait déjà donné une dizaine d'interviews, participé à une projection publique faisant salle comble à Mexico, et pris un petit déjeuner avec la secrétaire d'Etat à l'Environnement. A l'heure où le gouvernement mexicain envisage d'autoriser des essais en plein champ de maïs transgénique, la réalisatrice fait figure d'experte. Tout comme au Brésil, au Québec, en Espagne, en Hollande... En France, son film a été présenté à l'Assemblée nationale et au Sénat, ainsi que dans des dizaines de petites salles de cinéma et salles des fêtes. La raison du succès ? Pendant trois ans, sur internet puis autour du monde, Marie-Monique Robin a rassemblé toutes les informations disponibles sur les organismes génétiquement modifiés et sur leur principal fabricant, Monsanto, puis a « fait des liens ». Le résultat est là : une révélation du cynisme commercial de la firme de Saint Louis (Missouri) et de ses effets désastreux en matière de développement agricole. La démonstration est entière, carrée, implacable. A l'image d'une journaliste qui mène son métier avec le glaive.

Dans le petit milieu du documentaire, la réputation de cette battante est assez éloignée de son aura publique. On l'y décrit comme une femme « solo », « marche ou crève », « acharnée », « ingérable ». Rétive à tout compromis qui serait dicté par des contraintes extérieures (durée du film, budget...), elle a le chic pour se brouiller avec les producteurs. Rares sont ceux qui ont passé le cap des trois films ! « Elle va très vite, directement au but,



Une conscience aux aguets qui façonne à la fois sa manière d'être et de travailler : exigence absolue, méfiance radicale à l'égard des pouvoirs établis, zéro autocensure.

et sème tout le monde sur son passage, raconte un réalisateur. *Mais ce sont les défauts de ses qualités.* » Car ce petit monde, aussi échaudé soit-il par la tempête Robin, est unanime lorsqu'il s'agit de vanter ses mérites. « *Marie-Monique est une investigatrice hors pair*, remarque Françoise Gazio, productrice chez Idéale Audience, qui a accompagné trois de ses films. *Elle va extrêmement loin, précise toutes les pièces du dossier, travaille complètement à fond.* » Dans « le Monde selon Monsanto » (diffusé dans 22 pays depuis mars 2008), cette pugnacité quasi furieuse se lit dans sa manière affûtée d'interviewer ses interlocuteurs, de les relancer, de les pousser dans leurs retranchements. Impossible de tricher. Elle se lit aussi dans son livre éponyme (éditions La Découverte, vendu à 90 000 exemplaires) : si riche et si fouillé qu'il se dévore comme

un polar de John Le Carré ! Elle se lit enfin sur son blog (blogs.arte.tv/lemonde-selonmonsanto, plus de 350 700 visites), prolongement interactif de son enquête. Marie-Monique Robin y prend le temps d'explicitier, d'approfondir, de rebondir... Et de se défendre.

Car les attaques sont nombreuses. « *Trois ou quatre pseudos reviennent tout le temps pour critiquer mes positions. On les retrouve sur d'autres sites, ce sont des pros.* » Sur ce blog, un internaute l'a informée d'une communication de l'AFIS (Association française pour l'information scientifique) mettant en cause ses arguments anti-OGM. Marie-Monique Robin a riposté en prouvant les liens entre l'AFIS et Monsanto. Et l'entreprise a, à son tour, répondu en créant un contre-blog d'auto-promotion. Parer les coups, esquiver, riposter, c'est le pain quotidien de cette

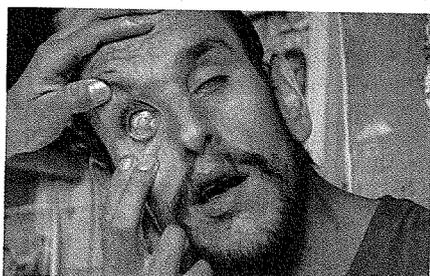


journaliste, depuis ses débuts. Elle a commencé comme pigiste en Allemagne, à l'époque où les mouvements pacifistes descendaient dans la rue et où les Verts inventaient l'écologie politique. A la sortie de l'École de journalisme de Strasbourg, elle part au Nicaragua, alors sandiniste, dans une brigade de solidarité. Depuis, devenue polyglotte (français, anglais, espagnol, arabe, elle apprend l'hindi), elle a réalisé plus de 100 voyages en Amérique

L'un d'eux a même été garçon au pair chez elle ! De là, Marie-Monique Robin, désormais free-lance après avoir passé dix ans chez Capa, a conçu une vision missionnaire de son métier : « *Informier pour que les citoyens et les citoyennes puissent agir sur le monde qui les entoure.* » Elle a aussi développé une conscience aux aguets, qui façonne à la fois sa manière d'être, farouchement libre et individualiste, et de travailler : exigence absolue,



« Le Monde selon Monsanto » (diffusé dans 22 pays depuis mars 2008) : une démonstration implacable sur les effets désastreux des OGM en matière de développement agricole.



« Voleurs d'organes » (1993) : une enquête qui a suscité de vives controverses.

méfiance radicale à l'égard des pouvoirs établis (politiques, économiques, culturels), zéro autocensure. Voilà qui ne vous vaut pas que des amis.

Qu'ils suscitent l'engouement ou la haine, les films de Marie-Monique Robin ne laissent jamais indifférent. Au début des années 1990, ses documentaires « *Voleurs d'organes* » (version longue, 1993) et « *Voleurs d'yeux* » (version courte, 1995) lui ont même valu successivement le prix Albert-Londres, sa suspension et sa restitution. Attribution, parce qu'elle dénonçait le vol d'organes sur des enfants en Colombie au profit d'hôpitaux nord-américains. Suspension, parce qu'elle a été accusée de bidonnage, insulte suprême pour un journaliste, parce qu'elle faisait témoigner un enfant sans preuve irréfutable des raisons de sa mutilation oculaire. Restitution en 1996, parce que rien ne pouvait mettre en cause sa bonne foi. Dans cette affaire, elle a été soutenue par la FIDH (Fédération internationale des Ligues des Droits de l'Homme) et défendue par l'avocat médiatique William Bourdon. « *Albert Londres disait qu'on mesure la qualité d'une enquête aux emmerdes qu'on a après. Je fais ce qu'il a fait : mettre la plume dans la plaie.* »

■ Morgane Bertrandw

LA SEMAINE PROCHAINE : Paul Moreira



« Les Escadrons de la mort : l'école française » (2003).

Des droits de l'homme à l'environnement

Dans « *Les Escadrons de la mort : l'école française* » (2003), Marie-Monique Robin montre comment les techniques de torture appliquées par la France en Indochine et en Algérie ont été exportées en Amérique latine. Son film, récompensé des Lauriers du Sénat, du prix de la meilleure investigation du Figaro et de l'Award of Merit, a surtout fait un bruit monstre en Argentine. Précipitant la réouverture des procès contre les généraux de la dictature, il y a servi de pièce à conviction. Plus récemment, dans « *Torture made in USA* » (2009, non diffusé pour cause de brouille avec le producteur), elle montre comment le vice-président américain Dick Cheney a supervisé, pendant les années Bush, un programme destiné à légaliser la torture aux Etats-Unis. Et l'environnement dans tout ça ? « *Savoir qui contrôlera demain la nourriture du monde, c'est une question de droits de l'homme au même titre que le programme criminel de l'administration Bush* », estime-t-elle. Après avoir exploré les abus du roi des OGM dans « *Le Monde selon Monsanto* », Marie-Monique Robin planche pour Arte sur « *La santé est dans notre assiette* » (titre provisoire). Elle a mis la main sur des dizaines d'études scientifiques, examine tous les contaminants de la chaîne alimentaire, du champ à l'assiette, et leurs effets néfastes sur l'homme : « *Cancer, Parkinson, Alzheimer... C'est terrible. Et les organismes publics censés nous protéger sont loin de prendre la mesure du problème.* » Du Robin salulaire, dont la diffusion est prévue en septembre 2010.

■ M. B.

latine et une bonne trentaine de documentaires. Toujours prétextes à interroger les droits de l'homme, le sujet qui la porte. « *J'ai grandi dans une famille paysanne des Deux-Sèvres [Poitou-Charentes, NDLR]. Mon père était un dirigeant de la JAC [Jeunesse agricole chrétienne]. Il était très catholique, proche de Vatican II, très engagé en faveur des droits de l'homme.* » C'était l'époque des dictatures en Amérique latine. Le soir, avec ses quatre frères et sa sœur, l'adolescente vendait des ponchos au profit des familles des victimes. « *Toutes ces histoires de disparus, ça me touchait beaucoup. Je me souviens encore de Victor Jara à qui on avait brisé les mains au Chili. C'était un grand poète, j'ai toutes ses chansons.* » Elle les écoute encore. Tout comme elle a continué, adulte, à faire venir en France des dissidents cubains.